



HAL
open science

L'allaitement, savoirs et pouvoirs la deuxième moitié du xviii e siècle

Francesca Arena

► **To cite this version:**

Francesca Arena. L'allaitement, savoirs et pouvoirs la deuxième moitié du xviii e siècle. Allaiter de l'Antiquité à nos jours: Histoire et pratiques d'une culture en Europe, pp.101-109, 2023, 978-2-503-59652-5. 10.1484/M.GEN-EB.5.127423 . hal-04151770

HAL Id: hal-04151770

<https://hal.science/hal-04151770v1>

Submitted on 5 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'allaitement, savoirs et pouvoirs : la deuxième moitié du XVIII^e siècle

Nous sommes habitué-e-s aujourd'hui à considérer, dans un contexte nord occidental, l'allaitement maternel comme étant une fonction anodine, faisant partie de l'une des phases physiologiques du corps de la femme. Par ailleurs, le lait de femme serait la meilleure nutrition pour le nouveau-né et l'allaitement un moment privilégié dans la relation psycho-physique de la mère avec son enfant.

Pour autant, pour que l'allaitement devienne cette fonction maternelle et un processus corporel considéré comme ordinaire du point de vue de la science, il aura fallu un investissement sans pair de la part d'une partie des élites occidentales, dont les médecins, ainsi que des États.

Ce basculement de perspective que l'on peut inscrire dans la longue durée est le fruit d'un processus de re-moralisation du corps de la femme qui s'opère sur plusieurs registres dans le cadre des débats scientifiques du XVII^e et XVIII^e siècle. Cependant il ne s'agit pas de considérer la deuxième partie du XVIII^e siècle comme un moment de rupture dans les savoirs, mais de constater plutôt à ce moment une alliance entre une certaine philosophie et la médecine, grâce à la circulation d'un savoir qui se veut « rationnel et objectif » et dont l'opération philosophique, scientifique et éditoriale de l'*Encyclopédie* est parti prenante.

Cette tentative d'homogénéisation des savoirs est toutefois encouragée par un projet plus vaste¹, qui se concrétise par une intervention massive des États sur le gouvernement des corps. Pour les questions qui nous intéressent ici en particulier : la progressive médicalisation de l'accouchement ; la création des premières maternités qui amènent, entre autres, à une objectivation du corps de la femme qui accouche ; la mise en place d'un dispositif de contrôle des nourrices – notamment par le biais de l'institution des bureaux de nourrices qui vise à régulariser le marché du lait de femme ; la mise en place de dispositifs pour les « mères déviantes » – par exemple autour du recel de grossesse, de l'avortement et de l'infanticide, et des mères célibataires².

1 FOUCAULT, 1994, p. 1013.

2 ARENA, 2020.

On ne reviendra pas ici sur l'histoire de ces dispositifs, mais il est important de souligner qu'ils alimentent la production des discours normatifs sur l'allaitement. Je considère la production de ces discours non pas tant comme des représentations autour du corps de la femme allaitante, mais plutôt comme des récits – certes ambivalents – portant sur les enjeux de régulation des pratiques sociales.

Il s'agira de revenir sur les débats qui on abouti à la théorisation d'un nouveau modèle de parentalité qui est censée construire des « nouveaux » citoyens. Parmi les différentes injonctions à la maternité, ce sont en effet celles concernant l'allaitement qui rapprochent philosophes et médecins et permettent un basculement de perspective : la « bonne » mère est celle qui allaite et prend soin de son nouveau-né. La proximité physique et émotionnelle entre la mère et l'enfant devient un nouveau paradigme biopolitique au nom de la Nature dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Il convient d'emblée d'éviter un malentendu récurrent : la mère dont parlent ces textes n'est pas une mère quelconque. L'attention qu'on accorde à la relation mère-enfant concerne essentiellement certaines classes sociales, celles des élites. C'est pour cela qu'on oppose dans cette littérature médico-scientifique, faisant usage d'une subtile rhétorique, la mère à la nourrice. La nourrice, qui est pourtant une mère, n'est pas pensée comme une génitrice *stricto sensu*, mais comme l'une des alternatives à la fonction de nourrissage. Il va de soi que l'on ne s'intéresse pas dans ces textes au fait que la nourrice des classes populaires ait ou non des relations de proximité avec son propre nouveau-né. C'est à dire que la théorisation de l'importance des relations affectives et de proximité de la mère avec le nouveau-né concerne en réalité seulement une partie, restreinte, des femmes.

Il faudra tout d'abord replacer le processus – que j'appellerai de re-moralisation du corps de la femme – dans le contexte d'échanges entre savoirs scientifiques (médicaux et savants) et la production dans la seconde moitié du XVIII^e siècle de certains écrits portant sur l'allaitement. La promotion de l'allaitement par la mère n'est pas nouvelle, car elle trouve place dans les écrits des moralisateurs des siècles précédents, ce qui est nouveau c'est la position occupée par la médecine dans ce champ, étant donné que les médecins en deviennent progressivement les experts³.

Dans les textes médicaux du milieu du XVIII^e siècle portant sur les couches de la femme et sur la santé des enfants, si l'on consacre souvent une section à la nourriture des nouveau-nés⁴, on le fait toujours à partir d'une perspective qui prévoit l'emploi de nourrices. C'est pour cette raison que les textes qui commencent à se diffuser dans la deuxième moitié du siècle apparaissent comme nouveaux. Ainsi en 1750 est publié à Paris un petit livret du médecin anglais naturalisé français Michel Bermingham⁵, membre de l'Académie de chirurgie de Paris : *Manière de bien nourrir et soigner les enfants nouveau-nés*. En une dizaine de pages, Bermingham dénonce « l'usage où sont les femmes de tous états excepté peut être les plus pauvres Paysanes (sic) de ne point allaiter elles mêmes leurs

3 A ce propos, on rappellera le débat sulfureux qui avait opposé deux médecins, La Motte et Hecquet, au début du siècle vis-à-vis de l'allaitement maternel. Voir ARENA, 2013.

4 PANCINO, 2015.

5 Cf. « Michel Bermingham », in *Biographie universelle ou Dictionnaire historique par une société de gens de lettres*, Furne, Paris, Tome Premier, p. 339. Ce petit texte est cité aussi par BONNAFFOUX, 2018.

enfants⁶ » et insiste donc sur les bienfaits de l'allaitement maternel. Pour appuyer son discours, il fait appel à la comparaison avec les femelles animales, qui prennent soins de leur progéniture, mais aussi aux bienfaits du premier lait qui sort des mamelles et qu'on a l'habitude de jeter, le *colostrum*. Ces deux arguments, le recours aux animaux et l'usage du *colostrum*, vont devenir cruciaux pour la mobilisation en faveur de l'allaitement par la mère⁷. En parallèle, à partir de 1751 sont publiés dans l'*Encyclopédie* des articles consacrés à l'allaitement et sur lesquels on s'arrêtera dans ce qui suit.

Un plagiat autour de l'allaitement ?

On s'arrêtera d'abord sur un cas de plagiat qui concerne à la fois Desessartz, Rousseau et Ballexserd illustrant magistralement les enjeux que recouvre l'allaitement au tournant des années 1760⁸.

Si l'on suit l'ordre de publication des textes constituant le dossier qui nous intéresse, le premier est celui du médecin Jean-Charles Desessartz, *De l'éducation corporelle des enfans en bas âge ou réflexions-pratiques sur les moyens de procurer une meilleure constitution aux Citoyens*, publié dans sa première édition en 1760 à Paris – et réédité en deuxième édition en 1798 avec une importante préface⁹. En 1762 sont publiés *l'Emile* de Rousseau et la *Dissertation sur l'éducation physique des enfans, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté* du médecin genevois Jacques Ballexserd¹⁰.

En 1760, Desessartz est encore au début de sa carrière, modeste et précaire (n'ayant pas de fortune, il ne pouvait pas être admis à la faculté de Paris et se replia donc sur celle de Reims¹¹). Ce n'est qu'en 1769 qu'il fut admis à la Faculté de Médecine de Paris et, en 1770, il fut nommé Professeur de Chirurgie, puis en 1776 il devint Doyen de la même faculté. Lorsqu'il rédige la première édition de son texte, il est donc pratiquement inconnu ; en revanche au moment où il publie la deuxième édition, avec une préface où il accuse Jean-Jacques Rousseau de plagiat dans *l'Émile*, il est désormais célèbre et très puissant¹².

C'est ainsi que le médecin aborde la question du plagiat dans la deuxième édition de son traité :

Le célèbre Piron ayant eu connaissance du plan d'éducation que J J Rousseau s'était tracé pour son *Emile* et qui ne commençait qu'au moment où celui ci sortit des mains de sa

6 M. BERMINGHAM, *Manière de bien nourrir et soigner les enfans nouveaux-nés*, Paris, Barrois, 1750, p. 8.

7 Cf. l'article « Colostrum » dans ce volume.

8 Pour le plagiat entre Rousseau et Desessartz cf. MOREL, 1976. Pour le plagiat entre Ballexserd et Rousseau cf. RIEDER, 2013.

9 J.-Ch. DESESSARTZ, *Traité de l'éducation corporelle des enfans en bas âge. Ou réflexions pratiques sur les moyens de procurer une meilleure constitution aux citoyens*, [Paris], Hérisant, 1760.

10 J.-J. Rousseau, *Émile, ou de l'Éducation*, Paris, La Haye, 1762 ; J. Ballexserd, *Dissertation sur l'éducation physique des enfans, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté*, Paris, Vallat-La-Chapelle, 1762.

11 Cf. H. Ch. L. KLUYSKENS, « Desessartz, Jean-Charles », in ID., *Des hommes célèbres dans les sciences et les arts, et des médailles qui consacrent leur souvenir*, vol. 1, Gand, Hebbelynck, 1859, p. 249.

12 *Ibid.*, p. 250 : « Ce médecin a beaucoup écrit dans son ouvrage sur l'éducation corporelle des enfans tout ce qui concerne l'hygiène les maladies et l'éducation physique de l'enfance est traité avec des détails qui annoncent combien était grande l'expérience de l'auteur. Les avantages de l'allaitement maternel y sont dépeints sous des couleurs qui n'ont pas peu contribué à opérer une réforme tant désirée à l'époque où parut ce livre ».

nourrice, exhorta le philosophe Genevois à faire remonter ses conseils jusqu'à l'instant où l'enfant sortit du sein de sa mère. Rousseau s'excusa sur ce que les soins qu'exigeait le nouveau-né regardaient plutôt les médecins, les accoucheurs et les sages-femmes, que les philosophes et sur ce qu'il ne s'en était jamais occupé. L'auteur de la *Métromanie* lui remit alors mon ouvrage qu'il venait de lire lui promettant qu'il y trouverait tout ce qui était nécessaire pour compléter son plan. Le père d'Emile accepta¹³.

Si Rousseau ne pouvait plus se défendre – il était décédé vingt ans plus tôt –, il est intéressant de constater qu'à son tour il accuse un médecin d'avoir plagié *L'Emile* dans les *Confessions* :

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre car ne me rappelle pas bien exactement le temps parut un autre sur le même sujet tiré mot à mot de mon premier volume hors quelques platitudes dont on avait entremêlé cet extrait. Ce livre portait le nom d'un Genevois appelé Balexsert et il était dit dans le titre qu'il avait remporté le prix à l'Académie de Harlem. Je compris aisément que cette Académie et ce prix étaient d'une création toute nouvelle pour déguiser le plagiat aux yeux du public¹⁴.

Quoiqu'il en soit de cette histoire de plagiat, il convient de se demander : qu'il y avait-il dans ces textes pour susciter autant de rumeurs ?

C'est dans la première édition de son ouvrage que Desessartz fait l'apologie de l'allaitement maternel. Cette typologie d'allaitement – et c'est cela qui est nouveau dans un texte de médecine – permettrait de soustraire les enfants à l'éducation des nourrices, notamment celles de la campagne, et par conséquent les protégerait du risque de dégénérescence de l'espèce. Dans un récit – qui nous rappelle bien des enjeux extrêmement contemporains – le médecin écrit :

On entend dire tous les jours que la Nature dégénère, et que bientôt épuisée elle touche à sa décadence... L'air est-il différent, et les saisons sont-elles troublées au point qu'elles ne nous offrent plus les vicissitudes de froid, de chaud, et de températures qui étaient la source de la fécondité de la terre, et du bonheur des hommes¹⁵ ?.

Pour Desessartz cependant, le problème n'est pas là. C'est plutôt celui de la dépopulation des grandes villes :

Frappez à toutes les portes... Vous entendrez parler toutes les langues, Espagnol, Anglois, Hollandois, Allemand, Italien, et tous les idiomes... Et je mets en fait que sur trente personnes vous en trouverez qu'une qui soit nait (sic) à Paris¹⁶.

Où sont-ils donc les parisiens ? Morts !

Ce n'est point aussi la multiplication qui manque chez nous, c'est la conservation et la durée de l'espèce qui diminue de jour en jour. Tous les ans les villages circonvoisins ...

13 DESESSARTZ, *Traité de l'éducation corporelle des enfans*, 1798, note I, p. ix.

14 ROUSSEAU, *Confessions*, Paris, Poincot, 1798, Tome quatrième, p. 74-75.

15 DESESSARTZ, *Traité de l'éducation corporelle des enfans*, 1760, p. vi-vii.

16 *Ibid.*, p. viii.

sont peuplés de nourrissons qui envoie cette Capitale, et de ce grand nombre à peine en revient-il un vingtième à la maison paternelle¹⁷.

Pour Desessartz la raison principale de cette mortalité infantile et plus généralement de la dégénération de l'espèce est en effet l'usage, en vigueur chez les riches, d'envoyer les enfants en nourrice, notamment à la campagne. La nouveauté de ce discours consiste dans le fait de prendre en considération le temps passé par les nourrissons chez des gens étrangers en tenant compte des différences de classes sociales :

Ces premiers soins sont néanmoins plus importants que l'on se l'imagine. Il ne s'agit pas seulement de donner tous les jours de la nourriture à l'enfant, il s'agit de lui former un tempérament qui le mette en état de soutenir les incommodités de la vie¹⁸.

La médecine en somme intègre et fait sienne l'idée que cette temporalité de la toute première enfance est un moment fondateur pour la vie des individus. Or, si jusque là les médecins s'étaient intéressés essentiellement à la qualité du lait et donc aux qualités des nourrices – dans l'idée de la transmission organique des vices –, l'on commence dans ces écrits à considérer aussi la question morale. L'allaitement devient donc une véritable temporalité dans la vie des nouveau-nés et dans la vie des femmes : il devient une fonction essentielle à la maternité.

C'est aussi sur ces aspects que va insister Rousseau dans *l'Emile* :

Le devoir des femmes n'est pas douteux, mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre. Je tiens cette question, dont les médecins sont les juges, pour décidée au souhait des femmes, et pour moi je penserois bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé que d'une mère gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé. Mais la question doit elle s'envisager seulement par le côté physique, et l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mère que de sa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes même, pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse : la sollicitude maternelle ne se supplée point¹⁹.

C'est par ailleurs le médecin genevois Ballexserd qui pousse le discours sur la temporalité jusqu'au bout. Il divise son texte en quatre époques en fonction de l'âge de l'enfant : « la première époque commence à l'accouchement de la mère, & finit au tems qu'on cesse d'allaiter l'enfant²⁰ ».

Il insiste ensuite sur les bienfaits de l'allaitement et sur l'importance de la sollicitude maternelle :

L'on s'attend bien que je vais recommander à la mère d'être la nourrice de ses enfans. Eh ! Comment en effet l'inviter à se séparer de cette portion précieuse d'elle même et de l'intérêt commun de leur santé ? Car on sait très bien qu'il en résulte un double

17 *Ibid.*, p. x.

18 *Ibid.*, p. xx.

19 ROUSSEAU, *Émile, ou de l'Éducation*, Paris, La Haye, 1762, Tome 1, p. 30-31.

20 BALLEXSERD, *Dissertation sur l'éducation physique des enfans, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté*, Paris, Vallat-La-Chapelle, 1762, p. 3.

avantage, sans compter mille menus soins qui ont nécessairement besoin de l'œil et du cœur d'une mère, parce que toute autre y est indifférente ou insensible²¹.

Lorsque on s'arrête à la manière dont les encyclopédistes s'emparent de ces questions au fur et à mesure de la publication des articles dans l'*Encyclopédie*, on sera peu surpris d'y trouver des échos de cet argumentaire. Il faut tenir compte, sur ce sujet, des relations de plus en plus ambivalentes²² entre Rousseau et Diderot.

Pour les articles publiés avant 1760 – et notamment celui consacré au lait, signé par le médecin Gabriel François Venel²³ – l'on constatera un alignement avec les savoirs de l'époque. S'il existe bien un article « allaitement », publié en 1751, et signé par Pierre Tarin, celui-ci ne dépasse pas quelques lignes renvoyant justement à l'article « lait » :

ALLAITEMENT, s. m. *lactatio*, est l'action de donner à téter. Voyez LAIT. Ce mot s'emploie aussi pour signifier le tems pendant lequel une mère s'acquitte de ce devoir. Voyez SEVRAGE. (L)ALLAITER; v. a. *nourrir de son lait*: la nourrice qui l'a *allaité*: une chienne qui *allaite* ses petits. (L)²⁴.

L'article « lait » est en effet sans doute le plus important et le plus long – pour la période qui précède les nouveaux écrits – et il s'inscrit dans une tradition « ancienne », où on regarde cette substance du point de vue essentiellement organique, malgré quelques passages moralisateurs et culpabilisants pour les mères autour de la fièvre de lait, qui serait provoquée, entre autres, par le refus des femmes d'allaiter leurs enfants²⁵.

Lorsque on examine l'article « Nourrice » signé par D'Alembert et Diderot eux-mêmes²⁶ et publié en 1765, on s'aperçoit que les choses commencent à changer, même si les deux auteurs restent tout à fait ouverts à l'usage des nourrices :

NOURRICE, s. f. (Medec.) femme qui donne à téter à un enfant, & qui a soin de l'élever dans ses premières années. Les conditions nécessaires à une bonne nourrice se tirent ordinairement de son âge, du tems qu'elle est accouchée, de la constitution de son corps, particulièrement de ses mamelles, de la nature de son lait, & enfin de ses mœurs.

Dans toute la première partie de l'article, il n'y a aucune mention de l'allaitement maternel, c'est seulement dans la suite qu'on le convoque, avec prudence :

Si les mères nourrissaient leurs enfans, il y a apparence qu'ils en seraient plus forts & plus vigoureux: le lait de leur mère doit leur convenir mieux que le lait d'une autre femme; car le fœtus se nourrit dans la matrice d'une liqueur laiteuse, qui est fort semblable au lait qui se forme dans les mamelles: l'enfant est donc déjà, pour ainsi dire, accoutumé au lait de sa mère, au lieu que le lait d'une autre nourrice est une nourriture nouvelle pour lui, & qui est quelquefois assez différente de la première pour qu'il ne puisse pas s'y accoutumer; car on voit des enfans qui ne peuvent s'accommoder du

21 *Ibid.*, p. 30.

22 FABRE, 1961.

23 VENEL, « Lait », *Encyclopédie*, 1^{re} éd. 1751, Tome 9, p. 199-212.

24 P. TARIN, « Allaitement », *Encyclopédie*, 1^{re} éd., 1751, Tome 15, p. 137.

25 ARENA, 2020.

26 D'ALEMBERT, DIDEROT, « Nourrice », *Encyclopédie*, 1^{re} éd., 1765, Tome 11, p. 260-261.

lait de certaines femmes, ils maigrissent, ils deviennent languissants & malades : dès qu'on s'en aperçoit, il faut prendre une autre nourrice²⁷.

Une fois confirmée l'importance de la question organique du lait et de ses pouvoirs de transmissions des vices et des maladies, en conformité donc avec ce qui a été déjà souligné dans l'article « Lait », les deux philosophes viennent enfin à la question morale :

Indépendamment du rapport ordinaire du tempérament de l'enfant à celui de la mère, celle-ci est bien plus propre à prendre un tendre soin de son enfant, qu'une femme empruntée qui n'est animée que par la récompense d'un loyer mercenaire, souvent fort modique. Concluons que la mère d'un enfant, quoique moins bonne nourrice, est encore préférable à une étrangère²⁸.

On peut se demander si l'ensemble de ces « nouveaux » discours masculins aurait eu une emprise sur les femmes des élites, en quête, déjà, d'une nouvelle identité de mère²⁹, sans l'intervention des femmes elles-mêmes dans le débat. Une femme, Marie Angélique Anel Le Rebours, sans aucune revendication professionnelle allait incarner et faire sienne la nouvelle mode de l'allaitement. Et elle pourrait bien être la première femme à avoir publié un texte d'experte en tant que mère. Fille du chirurgien Anel³⁰ et femme d'un haut fonctionnaire d'État, Mme Le Rebours fréquenta la haute société et fut introduite dans les cercles savants de l'époque³¹. Même s'il nous manque une biographie de cette femme assez extraordinaire, nous savons qu'elle publie en 1767, sous couvert d'anonymat, le texte *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfans, avec des observations sur les dangers auxquelles les Mères s'exposent, ainsi que leurs enfans, en ne les nourrissant pas*³².

Dans la préface elle explique que :

Ce n'est pas l'envie d'être Auteur qui me fait donner cet Ecrit au Public. Je ne conseille pas aux personnes du bel air de le lire ; il les ennuerait. Il ne peut intéresser que tout au plus les bonnes gens. S'il détermine un plus grand nombre des femmes à nourrir leurs

27 *Ibid.*, p. 261.

28 *Ibid.*

29 Cf. à ce propos le récit de Mme de Sévigné à la fin du XVII^e siècle au sujet des accouchements de sa fille qui serait à son avis trop maternelle avec son nouveau-né : « votre fils a été trois heures sans pisser, à ce que me dit le Coadjuteur ; vous étiez déjà toute épouvantée ; ah ! Vraiment vous voilà bien plaisante avec votre amour maternel, quelle folie ! Est-ce qu'on aime cela ? » Le 6 Décembre 1671, *Lettres de Madame de Sévigné*, nouvelle édition augmentée, tome premier, Paris, La Compagnie Des Libraires, 1775, p. 19.

30 ALMARIC, 1983, p. 251-256. Cf. aussi Hunt, 2009, p. 142.

31 « LEREBOURS Madame Marie Angélique Anel née en 1731 d'une famille honorable reçut une brillante éducation et parut dans le monde avec tous les avantages de la fortune de l'esprit et des grâces extérieures. Ayant fixé les regards de M Lerebours contrôleur général des postes elle l'épousa et se trouva ainsi dans une haute position. Son goût ses connaissances en littérature et son habileté fort remarquable en peinture lui valurent dans le cours de sa longue carrière de nombreux et illustres amis entre autres d'Alembert Dupaty Roucher Dupont de Nemours. Elle connut aussi J J Rousseau qui lui donna l'idée de son Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfans. Cet ouvrage publié sous le voile de l'anonyme eut un très grand succès et fut réimprimé plusieurs fois en Hollande et à Paris. L'auteur ne mit son nom qu'à la troisième édition qui est de 1775. Il fut traduit en allemand en danois approuvé lors de sa publication par la faculté de médecine de Paris et loué par le célèbre praticien Tissot. Madame Lerebours lui avait donné un Supplément des 1772. Cette dame mourut à l'Arche près le Mans en 1821 âgée de 90 ans » : *Biographie universelle (Michaud) ancienne et moderne*, Volume 24, 1854, p. 246.

32 LE REBOURS, *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfans...* Paris ; Utrecht, chez Lacombe, 1767.

enfants, et s'il est utile à quelque-unes (sic) d'elles, je n'aurai pas perdu mon temps, et je serai bien récompensée de mon travail³³.

Le texte de 83 pages est divisé en quatre parties thématiques, qu'elle nomme « articles » : « Des pratiques à observer quelques heures après l'accouchement, et pendant qu'on nourrit » ; « De la manière de gouverner les petits enfants » ; « Des inconvenants qu'on évite en nourrissant les enfant soi-même » ; « Les Mères ne nourrissant pas, cause de dépopulation ».

Par son côté pratique, l'ouvrage rappelle les textes de médecine consacrés aux remèdes : « les difficultés qu'on éprouve quelquefois en commencent (sic) à nourrir, m'ont engagé à mettre sur le papier les observations que j'ai faites sur cet objet intéressant³⁴ ». Mais le texte frappe par les détails qu'il donne des techniques corporelles et de performances physiques auxquelles la femme doit se livrer si elle veut s'assurer la réussite :

Il est nécessaire, avant tout, de bien faire sortir les bouts du sein. Il suffit pour cela de prendre une pipe dont on casse le tuyau à une longueur convenable, pour que la mère puisse la tenir dans sa bouche, la noix de la pipe étant sur le bout. En aspirant, il se fait dans la minute et ne rentre pas, lorsque le sein n'est pas encore plein de lait³⁵.

Madame Le Rebours explique que les choses que l'on sait sur l'allaitement sont fausses et notamment la pratique – pour elle extrêmement répandue – d'attendre quelques jours avant de donner à téter à l'enfant. L'idéal pour elle – dans la première édition du livre – est d'attendre 12 heures, mais pas plus, car si non il y aurait des engorgements à la mamelle et allaiter deviendrait pénible et extrêmement douloureux.

À ces indications pragmatiques, qui donnent à penser qu'effectivement les femmes des élites ne doivent pas avoir beaucoup l'habitude d'allaiter, le texte de Le Rebours associe des questions qui sont en jeu à ce moment-là. D'un côté, la question de la dépopulation – qui serait aussi pour Madame Le Rebours le fruit de la pratique de la mise en nourrice – et de l'autre la dénonciation de l'ignorance des femmes de la campagne et plus généralement des femmes des classes populaires qui participerait à la diffusion de fausses croyances sur l'allaitement et sur l'éducation des enfants.

Ces deux questions sont par ailleurs davantage débattues dans les autres éditions de l'ouvrage de Le Rebours et c'est notamment dans la cinquième édition de 1798 qu'elles portent désormais en filigrane le propos partagé par plusieurs :

Les habitants des campagnes sont déjà à plaindre d'être assujettis à des travaux pénibles, et privés de la plupart des choses qui pourraient adoucir leurs peines, sans être encore les victimes d'une quantité d'erreurs et de préjugés qui multiplient leurs souffrances, et qui les empêchent d'être aussi utiles qu'ils pourraient l'être³⁶.

C'est ainsi qu'en l'espace de trente ans, le consensus devient général. On notera que dans cette édition est contenue une lettre du médecin lausannois Auguste Tissot qui

33 *Ibid.*, p. iii-iv.

34 *Ibid.*, p. 2.

35 *Ibid.*, p. 3.

36 LE REBOURS, *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfants*, Paris, Chez Théophile Barrois, 1798, p. 77.

recommande le livre. En fin de compte, la mobilisation pour l'allaitement maternel révèle son vrai visage : l'un des dispositifs de pouvoir sur les classes subalternes :

Mais comment s'y prendre pour détruire une erreur dangereuse dans les campagnes ? Comment obtiendra-t-on d'une paysanne routinière de faire autrement que sa voisine, et d'agir contre le conseil de sa sage femme³⁷ ?

Bibliographie

- Fr. ARENA, *Trouble dans la maternité. Pour une histoire des folies puerpérales, XVIII^e-XX^e siècles*, Aix-en-Provence, Presses Universitaire de Provence, 2020.
- , « La maternité entre santé et pathologie. L'histoire des délires puerpéraux à l'époque moderne et contemporaine », *Histoire, médecine et santé*, 3 (2013), p. 101-113.
- M. FOUCAULT, « Les mailles du pouvoir », in *Id.*, *Dits et Écrits*, t. II, Paris, Gallimard, 1994.
- Cl. PANCINO, *La natura dei bambini : Cura del corpo, malattie e medicina della prima infanzia fra Cinquecento e Settecento*, Bologne, Bononia University Press, 2015.
- Est. BONNAFFOUX, « Soigner l'enfant pendant les premières années de sa vie : ordre naturel et curation chez Antoine Petit (1722-1794) », *Histoire culturelle de l'Europe* [En ligne], Revue d'histoire culturelle de l'Europe, *Regards portés sur la petite enfance en Europe (Moyen Âge-XVIII^e siècle)*, *Pratiques liées à la petite enfance*, mis à jour le 15/01/2018. URL : <http://www.unicaen.fr/mrsh/hce/index.php?id=642>
- M.-Fr. MOREL, « Théories et pratiques de l'allaitement en France au XVIII^e siècle », *Annales de démographie historique* (1976), p. 393-427.
- Ph. Al. RIEDER, « Jacques Ballexerd », in L. WEIBEL, B. LESCAZE (dir.), *Journal de l'an 1762*, Genève, Slatkine, 2013, p. 130-131.
- J. FABRE, « Deux frères ennemis : Diderot et Jean-Jacques », *Diderot Studies*, vol. III (1961), p. 155-213.
- P. ALMARIC, « Taylor, J.-L. Petit, Anel... et le docteur Jovial au Café Procope », *Histoire des sciences médicales*, 17/3 (1983), p. 251-256.
- M. HUNT, *Women in Eighteenth Century Europe*, Abingdon, Routledge, 2009.

³⁷ *Ibid.*, p. 78.